

RAVAIN Joseph René

Né au Mans s^t Maurice - 19 Juin 1833

Tonsuré Augers 10.6.54

Munre " 2.6.55

s de aul " 22 XII.55

ouïne " 17.5.56

prete " 20 XII.56 avec

dispense d'âge

Vic. à la Cathédrale, 20 XII. 1856

Professeur à Combré en septembre 1859

Prof. Université de 1877. 1897

Sup. Reliq. Commerce 1888. 1897

Chanoine honoraire 18. ~~18~~ 4. 1879

Ch^{re} - prébende 30. XI. 1890

Décédé le 4 août 1897

Études s^t Julien et Combré -
père marchand tailleur

SR 1897 n. 1002

BAVAIN

Joseph

lettres de prébende 16 novembre 1890
(2072)

lettres d'honneur 8 août 1879 (2071)

né Angers 19 juin 1833

prêtre 20 décembre 1856

vicari cathédral 1856-1858

prof à la Catho 1877-1897

et Supérieur des S^{rs} de La Bonnefoy
1888-1897

décédé 4 août 1897

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. LE CHANOINE RAVAIN

VICE-DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES
SUPÉRIEUR DE LA COMMUNAUTÉ DE LA POMMERAIE

27 août 1897

PAR M^{gr} H. PASQUIER

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ANGERS
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE



ANGERS
LACHÈSE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

4, Chaussée Saint-Pierre, 4

—
1897

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. LE CHANOINE RAVAIN

Vice-Doyen de la Faculté des Sciences
Supérieur de la Communauté de La Pommeraie

27 août 1897

MES CHÈRES SŒURS,

La mort porte toujours avec elle des enseignements, auxquels personne n'échappe : soit qu'elle appelle les vieillards, soit qu'elle frappe les enfants dans la fraîcheur de leurs premières années, elle nous avertit que notre vie est courte et qu'elle doit être une préparation à l'éternité. Mais quand elle nous enlève une personne aimée, un père, une mère, un bienfaiteur, elle a le don d'éveiller en nous l'image éclatante de ce qu'a été ce père, cette mère, ce bienfaiteur, et de mettre en un relief particulier tous les actes de bienfaisance, dont nous avons été l'objet de la part de celui que nous pleurons. Subitement et d'une main vigoureuse elle dessine dans notre souvenir le portrait vivant de celui qu'elle nous a ravi. Nous voyons plus distinctement qu'auparavant les traits de sa physionomie morale, sa bonté inépuisable, son dévouement de chaque instant à nos vrais intérêts.

Quand, il y a trois semaines, on apprit la mort de votre vénéré père, ce fut dans votre communauté une explosion de regrets

touchants : des larmes coulaient de bien des yeux. Chacune d'entre vous se rappelait avec émotion les attentions délicates, que lui avait témoignées ce dévoué supérieur. Elle le revoyait, avec son air toujours souriant, ici dans cette maison, présidant quelque réunion, faisant la classe, exhortant les sœurs qui partent en obédience. Elle entendait sa voix paternelle, réconfortant les unes, modérant celles-ci, excitant celles-là au dévouement. C'était entre vous toutes un concert de regrets et d'éloges. Vous faisiez, à votre insu, et chacune avec les paroles les plus éloquentes, parce qu'elles sortaient du cœur et qu'elles étaient inspirées par l'expérience des services rendus, le portrait le plus ressemblant de votre bon père.

Au dehors, je le sais, les louanges n'étaient pas moins unanimes parmi ceux qui ont connu M. le chanoine Ravain. Ses nombreux élèves se rappelaient la clarté et la richesse de son enseignement ; ses dirigés, la sollicitude affectueuse de son dévouement. « C'est à lui que je dois le maintien de ma vocation, » disait un prêtre. « C'est lui qui a soutenu ma piété et écarté de ma voie les dangers dont elle était entourée, » écrit un religieux. « Que de fois il a relevé mon courage abattu ! » disait un curé de son âge. Les hommes du monde qui l'ont approché (et ils sont nombreux), ont relevé avec une justesse admirable les traits de caractère et d'esprit, qui l'avaient établi parmi eux dans une estime toute particulière. Peu de prêtres ont été aussi estimés et aussi aimés de la société cultivée et lettrée de notre ville d'Angers. « Ce fut un prêtre rare, tel qu'il en faut souhaiter à l'Église, en nos temps de préventions et d'ignorance, » nous disait un écrivain connu. « Notre clergé angevin vient de perdre un de ses membres les plus distingués, les plus sympathiques, les plus respectés, » écrivait un ancien magistrat, très apte à apprécier les hommes.

C'est l'ensemble de ces louanges qui compose l'éloge funèbre de celui que nous pleurons, éloge non commandé, non préparé, jaillissant du cœur et des lèvres tout naturellement : ce qui est la nature de l'éloge véritable. Car c'est le propre de la vertu de faire éclater sa louange sur les lèvres des hommes droits et sincères.

Aujourd'hui, mes chères Sœurs, je voudrais simplement recueillir ces louanges, les conserver autant que possible dans leur fraîcheur et, excité par elles, contempler avec vous les traits aimables de

l'âme de votre père, qui ont ainsi gagné l'affection des hommes et mérité les bénédictions du Ciel. Notre œuvre se tournera à la gloire de Dieu, qui a comblé la vie de votre père de grâces extraordinaires : chacun se rappelle avec quelle complaisance notre regretté confrère énumérait les attentions de la Providence à son égard. Puis, nous prendrons une leçon fortifiante et salutaire à voir comment votre père a correspondu aux grâces du Ciel et comment dans une vie très simple, sans grands événements, ont germé et fructifié des œuvres de salut pour beaucoup d'âmes et des plus agréables à Dieu.

Monsieur le chanoine Ravain naquit à Angers, dans cette paroisse Saint-Maurice, où il devait revenir, comme chanoine, chanter les louanges de Dieu, là-même où il avait été baptisé. Ses parents, gens de labeur et de foi ardente, lui avaient légué, avec la confiance absolue dans la Providence, une estime particulière pour le travail et pour les hommes de travail. Son père, que sa loyauté et sa probité faisaient aimer de tout le monde, avait la confiance de l'élite de la société angevine. Je me souviens encore du bien que l'on disait du père Ravain dans certaines familles de la noblesse du pays. Son fils hérita de cette loyauté qui lui gagna l'amitié de tant d'hommes distingués. Quelqu'un, qui le connaissait bien, disait de notre défunt : « Il serait demeuré fidèle à Dieu rien que par loyauté, si la grâce surnaturelle n'avait pas été requise ; le péché lui était particulièrement odieux, comme un manque à la parole donnée. »

En effet, mes Sœurs, il y a dans notre sainte religion, dans son enseignement, un caractère bien spécial, qui n'est point dans l'enseignement d'une science ou d'une philosophie humaine. Nous pouvons entendre l'enseignement d'une doctrine humaine, d'une théorie scientifique, même certaine, et n'en pas tenir compte. Nous manquerons seulement de logique. Mais nous ne serons pas accusés pour cela de déloyauté. Tandis que la doctrine de Jésus-Christ, dès lors qu'elle a pénétré dans notre esprit, nous oblige, nous lie à ses devoirs inévitables. Nous sommes engagés par cette doctrine envers le Dieu vivant qu'elle représente. La loyauté veut que nous observions les préceptes qu'elle nous enseigne. Le péché, qui est un manquement à un point de cette doctrine, est une félonie, une déloyauté très laide, la plus laide que nous puis-

sions imaginer. Aussi les âmes très loyales, quand elles ont la foi, sont comme d'instinct portées à fuir le péché.

Joseph Ravain fréquenta dès sa petite enfance l'école primaire des Frères de la Doctrine chrétienne, de ces maîtres chrétiens par excellence, dont l'expérience, vieille de plus de deux siècles, a la sagesse et le parfum d'austère piété du Bienheureux de la Salle. Il ne pouvait trouver pour son enfance un enseignement plus conforme à celui qu'il recevait en même temps au foyer paternel. Après sa première communion, il devint élève du Pensionnat Saint-Julien, dirigé alors par MM. Lambert et Vincelot. Ce dernier eut sur l'esprit de Joseph la plus heureuse influence. M. Vincelot était un prêtre de grande vertu, d'un esprit observateur (ses études sur les oiseaux et ses belles collections en témoignent), d'un caractère égal, d'une bonté universelle. Tout Angers le connaissait et le respectait. D'une confiance absolue en Dieu, il savait trouver des consolations pour ceux qui l'approchaient, et diriger dans leurs affaires soit spirituelles soit temporelles ceux qui avaient recours à lui. Il y avait entre les caractères de ces deux hommes, du directeur et de l'élève, bien des traits communs. Il y aura également dans leur vie et dans leur mission sacerdotale plus d'une ressemblance. Tous deux auront gagné à Dieu bien des cœurs de jeunes gens, qui attirés d'abord par la bonté toujours souriante du prêtre, remontaient du prêtre à Celui qu'il représente, à Celui dont il tient sa mission, à Jésus-Christ.

En sortant de Saint-Julien, Joseph Ravain fut envoyé au collège de Combrée, où il entra en cinquième. Cette maison, où il devait passer plus d'un tiers de sa vie, comme élève et comme professeur, se présente à lui avec tous les charmes d'un collège chrétien, réunissant les douceurs de la vie de famille aux joies plus austères de l'enseignement et de l'éducation. Notre écolier y trouvait un ensemble rare de directeurs et de professeurs renommés pour leur expérience à diriger la jeunesse. M. le chanoine Louis Levoyer, dont la figure grave et aimable se détache encore avec tant de netteté dans notre souvenir, quand nous voulons évoquer les grands éducateurs de ce diocèse au XIX^e siècle, dirigeait alors l'Institution libre de Combrée : avec quelle sagesse, avec quelle science profonde des jeunes gens, ceux-là seuls pourraient le bien dire, qui ont éprouvé à leur profit la richesse inépuisable de son

dévouement et la prudence sans égale de ses conseils, toujours écoutés avec amour. Il était déjà depuis dix ans, et il fut jusqu'à la fin de son séjour à Combrée le supérieur idéal, vénéré des professeurs, respecté et aimé des élèves, regardé par eux comme le maître et le prêtre accompli, chez qui la justice et la bonté s'allient dans une mesure parfaite pour le bon gouvernement d'une maison. Notre écolier, d'un esprit vif, d'un caractère enjoué et ouvert, d'une humeur joyeuse et un peu exubérante, ne tarda pas à gagner l'affection d'un tel supérieur. Aussi plusieurs fois M. Levoyer intervint-il près du père Ravain, pour le rassurer sur la solidité de la vocation de son fils et sur le succès de ses études en vue du sacerdoce. Il voyait sous les dehors de cette nature enjouée, amie des jeux, des conversations animées, des courses à travers la campagne, un fond solide de raison droite et de foi pratique, qui devaient s'accroître avec l'âge. En effet, l'écolier, entré très jeune en cinquième, au milieu d'élèves plus âgés que lui, devint d'année en année plus ami du travail. En rhétorique il commença à se faire remarquer par ses succès en géométrie et en mathématiques.

Il avait eu le bonheur de rencontrer un professeur qui avait allumé chez lui le goût des sciences, surtout des sciences d'observation, comme la botanique et la zoologie. A partir de ce moment, la direction de son esprit était décidée pour toute sa vie. M. Lelièvre, élève lui-même de M. Jean Drouet, avait poussé les études des sciences naturelles bien plus loin que les professeurs de collège à cette époque. Esprit curieux et passionné pour la vérité, il était enthousiaste de toute découverte dans le monde naturel. Il lui semblait que le prêtre devait être au premier rang des savants dans des études qui ont pour objet l'œuvre harmonieuse de Dieu, et qui peuvent si facilement se tourner à la louange du Créateur et à l'apologie de la religion.

Joseph Ravain se prit d'un amour exceptionnel pour ces études. La parole animée de M. Lelièvre lui donnait de l'enthousiasme. Il suivait son maître, avec une fièvre ardente de jeune disciple, dans leurs promenades scientifiques à travers la forêt d'Ombree ou sur les bords de la Verzée. Il resta au collège une année de plus que ses condisciples, pour se préparer au baccalauréat, et surtout pour suivre plus longtemps les cours de M. Lelièvre, qu'il regardera

toujours comme son maître, même quand il sera devenu maître à son tour.

Après son baccalauréat Joseph Ravain entra au Grand Séminaire. Il n'eut ni hésitation, ni regrets : son amour de la science ne l'avait jamais détourné de sa vocation. Au contraire, depuis sa philosophie, cet amour lui avait donné le désir et l'espoir de faire servir à la gloire de Dieu et de la religion les aptitudes et le goût particuliers des années de sa jeunesse. En cela notre bachelier ne se trompait pas. Dieu qui nous prépare avec douceur et souvent à notre insu aux œuvres futures de notre vie, avait donné au jeune écolier les vrais instruments de son ministère futur. La vie calme du Séminaire, si douce aux esprits faits pour le sacerdoce, avec l'alternance de ses cours de théologie et de ses exercices de piété, sous la direction incomparable des prêtres de Saint-Sulpice, transforma Joseph Ravain, à tel point que ses camarades avaient peine à reconnaître le collégien plein d'entrain et un peu turbulent dans le clerc modeste, réservé, donnant l'impression d'un novice de Saint-Sulpice ou de la Compagnie de Jésus. Il noua au Séminaire des amitiés durables, qui l'honoraient et qui le suivirent dans les diverses étapes de son ministère. Vous pourriez nous dire, M^{sr} Pessard, comment ces amitiés, fondées sur la piété et sur des goûts communs de zèle et de science, furent utiles à M. Ravain, et combien elles lui demeurèrent fidèles.

Notre séminariste employait ses vacances à des œuvres de zèle. Accueilli par M. Lecoindre, curé de Saint-Laud, il aidait M. Leboucher, vicaire de cette paroisse, dans l'œuvre de Notre-Dame-des-Champs. Il trouvait ainsi la première occasion de dépenser, pour la sanctification des jeunes gens, ces trésors de charité sacerdotale qu'il avait accumulés dans son âme, pendant les années de son séminaire, et qui alimenteront toute sa vie de professeur et de supérieur de congrégation. Un homme de lettres, qui l'avait connu alors et qui le voyait encore quelques mois avant sa mort, lui appliquait la devise de Montalembert : *Qualis ab incepto*. L'abbé Ravain est toujours resté le même dans sa carrière, en apparence si variée. Il est toujours resté apôtre très ardent de la jeunesse, très préoccupé du salut des âmes. Les années, les fonctions, les honneurs ne l'ont point changé : on le trouve toujours heureux

des tâches qu'on lui confie, les accomplissant avec amour et avec enjouement, parce qu'il y trouve le moyen de dépenser au service de Jésus-Christ les richesses d'un cœur sacerdotal.

Ce fut même ce zèle si particulier pour les âmes qui décida l'autorité diocésaine à lui confier un poste tout spécial après son ordination. Un prêtre de grande vertu, que le public entoure de l'aurole de la sainteté, M. l'abbé d'Andigné, avait fondé pour les soldats d'Angers, des classes du soir et des conférences : c'était un premier et très brillant essai de l'aumônerie militaire dans notre diocèse. A la mort de M. l'abbé d'Andigné, M^{sr} Angebault songea à M. Ravain pour le remplacer. Pour cela, M. Ravain fut nommé vicaire à Saint-Maurice. Pendant deux ans il se dévoua avec un entrain admirable à cette œuvre, où son patriotisme était vivement intéressé et où les qualités de sa parole abondante, fertile en récits, lui gagnaient la sympathie d'un auditoire très sensible aux charmes de la piété, quand elle s'unit à la science.

Mais notre jeune prêtre avait conçu pour lui un idéal de ministère plus en rapport avec les dons de sa nature et avec les penchants de son zèle ; il rêvait l'éducation de la jeunesse dans un collège catholique ; et ce collège pour lui c'était Combrée. « Priez bien, écrivait-il à un ami, pour cette œuvre de l'éducation catholique, la plus fondamentale de toutes, œuvre à laquelle je dois consacrer les forces que le bon Dieu m'a conservées. »

Il donne une raison ingénieuse pour convaincre son ami : « Le monde est tellement troublé, dit-il, les temps sont si incertains, qu'on n'est plus guère tenté d'égoïsme. Il y a plus de satisfaction à se donner tout entier. C'est là un sentiment qui s'affaiblissait dans le clergé. Vous le trouverez maintenant plus vif chez les prêtres qui ont lutté jadis. Prenez ce clergé pour modèle. »

Dieu lui donna l'occasion de se dévouer tout entier aux autres et dans les conditions qu'il désirait, c'est-à-dire, dans un collège catholique. Il fut nommé professeur à Combrée, où il fournit une carrière longue et fructueuse. L'enjouement de son caractère, la facilité de sa parole toujours claire, abondante, agréable, lui valurent des succès constants dans son enseignement. Il contribua plus que personne peut-être dans le diocèse à faire aimer les sciences expérimentales, trop généralement négligées alors dans les collèges. L'histoire naturelle surtout, qui avait été si en faveur

*

à Combrée grâce à l'enseignement de MM. Drouet et Lelièvre, reprit un regain de jeunesse. Sous ce nouveau professeur, les botanistes avaient leurs privilèges : ils formaient l'avant-garde des promenades ; ils pouvaient s'écarter de la colonne des élèves pour les exigences de l'herborisation. M. Ravain était leur protecteur, chaque fois que l'autorité supérieure tentait de les faire rentrer dans le droit commun, sous prétexte d'abus, exagérés souvent par la malice un peu jalouse des autres condisciples.

Une autre élite plus sérieuse était formée par les congréganistes du Sacré-Cœur, choisis parmi les élèves les plus âgés. Ils allaient se trouver sans chef, après que le vénérable M. de Beauvoys se fut retiré à Saint-Laurent-sur-Sèvre. M. Ravain par son autorité dans le collège, par son zèle pour les progrès spirituels des jeunes gens, par son art de gagner la confiance de chacun, se trouvait tout désigné pour cette charge. Il se forma dès lors aux instructions de spiritualité, qui lui devinrent très familières et faciles jusqu'à la fin de sa vie. Cette facilité lui venait d'un amour ardent de Dieu et des âmes, d'une piété communicative qui avait à son service un grand talent de parole, d'une parole sans grands éclats, mais riche, variée, faite pour les agréables digressions de la causerie et de l'allocution familière. Sous sa direction la Congrégation fut prospère. En 1875, quand on fêta la cinquantaine de fondation, on vit, par le concours édifiant des anciens élèves, quelle place tenait dans le souvenir des congréganistes celui qu'on commençait à appeler le Père Ravain, comme on avait dit longtemps le Père Piou.

Chère petite chapelle du Sacré-Cœur de Combrée, tu fus l'objet et le témoin d'un grand zèle de la part de notre cher défunt ; il renouvela ton mobilier, il orna ton autel, il t'aima comme le temple de Dieu et surtout comme le sanctuaire de son ministère près des jeunes gens. Comme il priait et comme il savait faire prier ses congréganistes ! Tes murs gardent encore une plaque de marbre témoignage d'une faveur obtenue par la prière commune. Aussi l'influence de M. Ravain sur ses congréganistes était extraordinaire : elle puisait sa force dans son esprit de foi, dans sa piété sacerdotale et elle s'exerçait bien au delà des années de collège. Que de jeunes gens il a introduits et guidés dans les voies du devoir ! A combien il a montré l'art, nécessaire par excellence, de

régler sa conduite et ses actes par les principes de sa conscience, même au péril de ses intérêts temporels ! De combien il a assuré les pas dans le chemin de l'honneur et de la vertu ! Il leur prêchait souvent le respect d'eux-mêmes, le culte de la dignité personnelle..... « Ne soyez jamais objet de scandale, écrivait-il, « à un de ses dirigés, par manque de dignité ou par des aspira-
« tions vulgaires. *Sursum corda!* Tenez votre cœur bien haut. Souf-
« flez partout avec aménité l'esprit d'obéissance et d'abnégation.
« Comparez le bonheur de la piété au trouble qu'occasionnent
« les plaisirs du monde : je crois qu'après cette comparaison, les
« hésitations, qui vous visitent quelquefois encore disparaîtront
« tout à fait. Vous deviendrez de plus en plus aimant, et vous
« saurez ce qu'est le bonheur de se dévouer. Jusqu'ici, d'autres se
« sont dépensés pour vous : vous en ferez autant pour autrui et
« vous serez tout étonné des délices que vous trouverez dans ce
« dévouement. Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir dans
« l'Église de Jésus-Christ, si vous développez le plus possible
« toutes vos facultés pour les consacrer à Dieu. Pour les dévelop-
« per soyez humble et docile. »

Qu'elles ont été fécondes, ces paroles du jeune prêtre, du directeur zélé de la Congrégation du Sacré-Cœur ! Accueillies avec respect, conservées et relues avec piété, elles ont été la première lumière tombée d'en haut pour un jeune clerc, son dirigé. Celui qui recevait ces conseils paternels, retiré maintenant au fond d'un cloître, donne à Dieu seul, dans les austérités de la pénitence et les ardeurs de la prière, la seconde moitié d'une vie généreuse, passée jusqu'à quarante ans dans le dévouement à la jeunesse. — O exhortations pieuses du bon Père Ravain : à combien d'âmes avez-vous inspiré ces résolutions viriles, que ne peuvent s'expliquer les hommes et pour lesquelles seul le ciel a des récompenses suffisantes ! Vous sortiez toutes brûlantes du cœur du bon prêtre et vous alliez allumer, dans l'âme des jeunes gens, un zèle que ne pouvaient plus éteindre ni le scepticisme railleur des indifférents, ni la fièvre troublante des plaisirs mondains, et qui un jour, très éloigné quelquefois, éclatait en des actes d'héroïsme qui étonnaient le monde !

M. Ravain avait une confiance absolue dans la prière. Il aimait à réciter telle ou telle partie de son office pour les progrès spiri-

tuels d'un congréganiste, à célébrer la sainte messe pour la sauvegarde d'un autre. A un de ses anciens dirigés dans la peine, il envoyait son propre crucifix, l'objet le plus précieux pour lui de sa cellule. Nous savons même qu'il s'imposait des mortifications pour obtenir des grâces particulières à des jeunes gens que son zèle entourait de soins plus paternels. La pensée qu'il avait charge d'âmes le fortifiait dans sa propre sanctification. Il voulait mériter des grâces pour ses fils spirituels. Quand un prêtre conçoit ainsi l'éducation, et s'y donne avec toutes les richesses de la nature et de la grâce, il s'élève tellement au-dessus de l'éducateur ordinaire, que les esprits les moins chrétiens sentent forcément sa supériorité. Il n'y a et il ne peut y avoir que l'Église à fournir ainsi à la jeunesse des maîtres qui en mettant Dieu, le créateur des âmes, en coopération de leur travail, façonnent le cœur, le purifient et le sanctifient, en même temps qu'ils éclairent et développent l'intelligence. Qui pourrait être mis en parallèle avec un prêtre éducateur, dont les mains fortifiées par l'onction de l'ordination, sont aptes à fonder une œuvre surnaturelle, solide et éternelle comme Dieu, dans l'âme des élèves qui lui sont confiés ?

Cependant la réputation de M. Ravain s'était étendue bien au delà de son collège. On parlait des connaissances scientifiques du professeur : on vantait la clarté de son exposition, l'aisance de son enseignement, toujours à la portée de ses auditeurs. M^{sr} Freppel, qui songeait à la fondation d'une Université, le pria de faire des conférences publiques à Segré. M. Ravain se rendit aux désirs de son évêque. Le succès dépassa toutes les espérances. Aussi, quand en 1877 s'ouvrit la Faculté des Sciences à Angers, M. Ravain fut appelé un des premiers pour en organiser les cours et en préparer les travaux. Il fut constamment l'un des soutiens de cette Faculté.

Il était bien un des esprits les mieux faits pour comprendre l'importance de l'enseignement supérieur. La science, toutes les sciences avaient le don de l'entretenir dans un amour enthousiaste de leurs curiosités, de leurs progrès, de leurs applications à la vie humaine ou à l'industrie. Mais l'application principale pour lui, celle qui excitait son zèle et animait sa parole, quand il était devant des élèves ou des amis, c'était celle que l'on peut en faire pour l'apologie de la Religion. Il voyait très nette-

ment l'utilité d'une science profonde, enseignée dans un esprit chrétien, par des hommes qui reconnaissent un Créateur au-dessus des faits passagers de ce monde, qui expliquent l'harmonie et la vie des êtres par le Dieu vivant et éternel. Que de fois il a exprimé le désir de voir des ouvrages de propagande, animés d'un souffle religieux, faisant le contrepois de livres très lus, mais d'une science dangereuse parce qu'elle est matérialiste! C'est ce qui lui donnait tant d'estime, je dirais volontiers tant d'affection pour les savants chrétiens. Il les citait sans cesse, dans ses cours, dans ses conversations, comme pour donner des autorités, devant lesquelles il n'y avait qu'à s'incliner avec respect. Que de fois ses élèves ont entendu résonner à leurs oreilles les noms des de Cauchy, des Ampère, des Hermite, des Pasteur, des Faye! C'était comme une galerie de noms célèbres, et par la science et par les convictions religieuses, devant lesquels il aimait à promener les jeunes gens, si accessibles à la gloire, si faciles à émouvoir par des traits pris de la vie des grands hommes, si fiers d'être conduits en si noble société. Plus d'un auditeur de M. Ravain a dû sa vocation scientifique à l'enthousiasme qu'il savait inspirer par ces beaux exemples. Notre Faculté compte comme professeur un de ses meilleurs élèves, dont la science botanique l'établit un des premiers parmi tous ses confrères de France.

M. Ravain n'avait point la jalousie de métier que l'on remarque chez certains savants. Il aimait et recherchait volontiers tous ceux qui cultivaient les mêmes sciences que lui. Il serait trop long d'énumérer ici les nombreuses relations qu'il devait à ses études, relations des plus flatteuses. Tout le monde à Angers connaissait ses rapports avec le Dr Farge, avec le premier directeur du Jardin botanique, M. Boreau. Il conserva pendant de longues années, et jusqu'à la mort, des rapports d'amitié touchante, fondée sur des études communes, avec un banquier de Saumur, M. Trouillard, un homme de bien et de science profonde. Quand la Société botanique de France tint son congrès à Angers, M. Ravain fut choisi comme secrétaire par ses illustres confrères; et, comme toujours, il s'acquitta de ses fonctions avec un entrain qui captiva l'admiration de tous les congressistes. Le charme du savant s'ajoutant, chez lui, à l'édification du bon prêtre, produisait chez les hommes du monde une action irrésis-

tible. On a raconté dans les journaux comment, à son dernier séjour de Vichy, il avait, par ce double attrait, amené à sa messe des hommes rencontrés à son hôtel : ces hommes, arrivés pleins de préventions envers le clergé, étaient devenus les admirateurs d'un prêtre si pieux et si savant.

Des prêtres de foi ardente et de science enthousiaste, comme M. Ravain, sont faits pour des institutions comme Combrée, l'Université, la Pommeraie, où les esprits ont à se former à la science et à la piété : à la science pour la piété et pour les progrès de la religion dans le monde. Le voyez-vous, notre chanoine professeur, au milieu d'un auditoire de jeunes gens comme à Combrée et à l'Université, de jeunes religieuses comme à la Pommeraie, de jeunes filles comme au Calvaire et à Belle-Fontaine, expliquant les découvertes de la physique et de la chimie ? Ses paroles coulent faciles, animées ; ses phrases s'allongent sans fatigue, sans obscurité ; les anecdotes se mêlent agréables à ses démonstrations ; les noms de ses savants aimés viennent appuyer ses affirmations, animer le courage de ses auditeurs ; ses conclusions se tournent en panégyrique de la science et en apologie du Créateur. Son auditoire le suit avec aisance, puis avec intérêt. Il le quitte ami de la science et désireux de pousser plus loin des études qui parlent si bien de Dieu et de la Religion dans la langue de la botanique, de la physique ou de la géologie.

Quelles belles années furent pour M. Ravain celles qu'il passa dans notre Université catholique ! Aussi ne pouvait-il comprendre que les chrétiens de France ne fissent pas de la liberté de l'enseignement supérieur le rempart de la religion, et ne missent pas tous leurs efforts à soutenir et à développer ces hautes écoles de sciences qui, par la force des choses, seront des écoles de christianisme.

C'était pour lui un scandale de voir la défection de certains hommes, qui revendiquent avec vigueur la nécessité des écoles chrétiennes pour l'enseignement primaire et secondaire, et qui se contentent volontiers des écoles sans religion quand il s'agit de l'enseignement supérieur, comme si les sciences les plus hautes, celles qui ont pour objet direct les œuvres de Dieu dans la création, ses desseins providentiels et les destinées de son Eglise dans l'histoire, pouvaient être enseignées impunément à de jeunes

chrétiens par des maîtres qui ne croient ni à Dieu ni à l'Eglise. Aussi M. le chanoine Ravain a donné généreusement son travail et son temps à l'Université catholique, qu'il regardait comme la plus grande des œuvres de M^{sr} Freppel, dans notre beau diocèse d'Angers.

C'est sa science, son aptitude et son zèle à la répandre autour de lui, qui ont introduit M. Ravain dans les couvents et l'ont fait nommer supérieur de la communauté de la Pommeraie. Depuis plusieurs années, il faisait des cours aux jeunes filles du Calvaire et de Belle-Fontaine, à Angers, et aux novices de votre Congrégation. Quand la mort vous enleva M. Allereau, de douce et pieuse mémoire, M^{sr} Freppel nomma M. Ravain votre supérieur. Aucun choix ne pouvait vous être plus agréable. Vous connaissiez déjà son extrême obligeance, son art peu ordinaire d'enseignement. Vous alliez jouir, pendant neuf ans, de la richesse inépuisable de son zèle sacerdotal. En vous notifiant sa nomination, M. Ravain vous écrivait, le 24 septembre 1888 : « Je suis heureux que Notre-
« Seigneur me permette de sanctifier la dernière partie de ma vie,
« en me consacrant à une communauté, dont j'ai pu, depuis plu-
« sieurs années, apprécier l'esprit et le dévouement. » — Il avait raison de se réjouir : son ministère parmi vous a été fécond pour votre communauté, il a été sanctifiant pour les religieuses et pour lui-même. — Son initiative, ses conférences, ses encouragements unis à son expérience de l'enseignement ont mis vos sœurs en état de rivaliser avec les maîtresses les plus instruites. Grâce à lui, les diplômes abondent ici et facilitent l'administration de vos nombreuses écoles. Il a dirigé et secondé, jusqu'à sa mort, la directrice des études, Sœur Saint-Etienne, avec une sollicitude éclairée et touchante. Le bon Dieu les a appelés tous deux à lui en même temps, comme s'il avait jugé leur œuvre commune accomplie et parfaite. Cette chère sœur, si vénérée de la communauté, aurait pu, mieux que toute autre, énumérer les services de cet ordre rendus par le vénéré Père à leur chère Congrégation. Mais elle les aura énumérés au bon Dieu, qui seul a le pouvoir de récompenser de pareils services.

Permettez-moi, mes chères Sœurs, d'achever, avec vos souvenirs, le portrait moral de votre vénéré Père, en recueillant les traits les plus apparents de son ministère au milieu de vous,

ministère d'autant plus fécond qu'il était soutenu par un grand amour des communautés religieuses. Sa sœur bien-aimée, depuis de longues années, Bénédicte du Calvaire, lui avait montré les beautés du sacrifice volontaire, qui se cache au monde pour procurer plus efficacement la gloire de Dieu. Elle lui avait inspiré une admiration dévouée pour ces saintes maisons, où l'élite des jeunes françaises, renonçant aux joies mondaines, se donnent tout entières à la prière ou à l'éducation de la jeunesse. Quand les exemples d'une sœur s'ajoutent ainsi à l'affection naturelle qu'elle nous inspire, nous sommes doucement inclinés à l'imiter et à partager son zèle.

M. Ravain était naturellement optimiste; il croyait à la bonté des hommes; il espérait toujours en la conversion au bien. C'est le propre des hommes très bons de croire difficilement à la malice des autres. Dans une entreprise, il considérait plus volontiers ses chances de succès que ses menaces de ruine. Ce sentiment, qui lui était habituel, il le puisait dans sa confiance en la Providence, qui ne demande de nous que la bonne volonté, et qui, d'elle-même, dispose les choses et les événements au mieux des intérêts de notre salut. Aussi était-il habituellement plein d'enjouement et de sainte joie. L'abattement n'avait pas de prise sur lui : ce qui lui donnait une force singulière pour relever le courage défaillant de ceux et de celles qui l'approchaient. Je fais appel à votre souvenir, mes chères Sœurs. Que de larmes il a séchées ! que de cœurs découragés il a ranimés par ses paroles généreuses, par cette douce et souriante confiance en la Providence, qui ne le quittait jamais !

Ses visites dans vos diverses obédiences empruntaient à cette disposition de son esprit, disposition naturelle, mais singulièrement fortifiée par des vues surnaturelles, une puissance de consolation et de réconfort qui se faisait sentir pendant de longs mois et quelquefois pour toujours. Il aimait à commenter la page de l'Évangile où Notre-Seigneur, réveillé par les disciples qui ont peur, sur le lac de Génézareth, leur reproche leur timidité : « Que craignez-vous, mes chères Sœurs ? Nous sommes sans doute à une époque difficile. Les œuvres et les enfants de l'Église sont menacés par la persécution. Mais le Maître est là. Parfois il semble dormir : mais il entend toujours la voix des siens qui crient vers lui. »

M. Ravain a été pour la Pommeraie un supérieur parfait. Il avait de ses fonctions une idée bien juste et conforme aux intentions de l'Église qui veut qu'une communauté de religieuses, administrée et régie par la Sœur qu'elle s'est librement choisie, ait pour la défendre et pour sauvegarder au dehors ses intérêts un protecteur dévoué, dont les conseils viennent éclairer l'administration de la Supérieure et faciliter le bon gouvernement de la maison. Il ne se substituait point à la Mère Supérieure : il se contentait de l'aider de ses avis éclairés ; il lui faisait part de son expérience personnelle, de ses vues sur le succès à espérer de telle ou telle mesure, sur les dangers à craindre d'une concession demandée. Son approbation rendait plus fermes les décisions de la Sœur Supérieure et leur donnait une efficacité particulière, parce qu'elle venait d'un esprit sage et désintéressé.

Dans ce rôle de protecteur, qui est peut-être le principal pour les Supérieurs de nos Communautés enseignantes, M. Ravain fut incomparable. L'aménité de son caractère, qui lui valut tant d'amis et ne permit pas qu'il comptât un ennemi, l'aidait singulièrement en cela. Il n'était pas moins favorisé pour ces fonctions de patronat par le nombre de ses hautes relations. Où qu'il allât dans nos principales villes de l'Ouest il avait des amis puissants : et il usait de ces amitiés pour protéger les religieuses ou leurs œuvres diverses. Il avait l'art, précieux pour son ministère, de s'insinuer dans la confiance des hommes de toute opinion. Que de démarches il a faites près des autorités universitaires, pour l'établissement ou la protection des écoles fondées par les Sœurs ! Que de visites, que de lettres écrites aux bienfaiteurs des maisons tenues par elles !

Ce ministère de protecteur a pris de nos jours une importance considérable. Les ennemis de l'école libre ont surchargé de formalités, de règlements et de prescriptions de toute sorte les modestes fonctions de la religieuse maîtresse d'école. On la surveille avec un air de défiance, pour surprendre ses prétendus excès de zèle religieux : on en est arrivé à ce point d'irrégion, dans notre vieille France chrétienne, de défendre à la religieuse maîtresse d'école d'enseigner le catéchisme à l'enfant et de suspendre dans sa classe l'image bénie du Sauveur. O saints évêques, qui avez formé notre grande et belle nation, priez pour nous, éclairez nos législateurs, pour que votre œuvre ne perde pas sous le matérialisme de leurs

lois, le bel aspect de grandeur surnaturelle que vous lui aviez donné depuis des siècles !

Si dans le commerce de la vie nous préférons vivre avec les hommes d'humeur bienveillante et confiants dans l'avenir, plutôt qu'avec les hommes d'humeur triste et défiante, toujours inquiets de ce qui peut leur arriver, c'est surtout dans la direction d'une communauté que ce dernier genre d'esprit est funeste et l'autre désirable et bienfaisant. — Un supérieur d'esprit ouvert, de cœur paisible et confiant en la Providence, comme était M. Ravain, donne au couvent qu'il dirige comme un air plus pur, une lumière plus limpide, dans lesquels les esprits vivent et se meuvent plus aisément. Il assure à ceux qu'il gouverne la paix céleste promise par les anges aux hommes de bonne volonté.

Cette confiance absolue dans la Providence, il la montrait aussi dans la direction des Mères chrétiennes, dont l'avait chargé M^{re} Freppel, après la mort de M. Priou. Par son extrême bonté, sa parole facile, par cet optimisme chrétien dont j'ai parlé, il était bien le digne successeur de l'ancien curé de Saint-Laud, dont l'affabilité et la douceur sont demeurées vivantes dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu. Les instructions de M. Ravain aux Mères chrétiennes étaient pratiques, nourries de faits intéressants ; elles étaient animées par cet amour zélé qu'il eut pour la jeunesse : car en parlant aux mères, il avait constamment sous le regard de l'esprit leurs enfants. En prêchant la prière, la confiance en Dieu, aux Monique plus ou moins alarmées sur l'avenir de leur fils, il pensait à l'âme et au salut des Augustin. Ses instructions, qui avaient l'autorité d'un homme intelligent, savant, expérimenté près de la jeunesse, étaient toujours très goûtées. Elles avaient, comme tout ce qu'il faisait, un air de bonne grâce charmant.

Je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer ici tous les traits de bonté et de charité chrétiennes que chacune d'entre vous pourrait nous raconter de son bon Père. Votre vénérée Supérieure et son Conseil nous diraient que toujours il soutint l'autorité par un principe très haut de piété chrétienne. Il prêchait sans cesse l'obéissance à la règle et aux supérieurs. Il répétait souvent que, pour la bonne marche du vaisseau de la communauté, tous les efforts doivent être subordonnés à ceux de la Supérieure, qui est

le chef véritable. Il établissait sur cette obéissance la charité fraternelle entre tous les membres de la communauté, charité nécessaire au bien général et indispensable pour le bonheur de chacune. Lui si affectueux, il prêchait d'abondance la sainte dilection entre les membres de la Congrégation.

Les sœurs malades nous raconteraient le détail de ses fréquentes visites à l'infirmerie, ses paroles encourageantes et réconfortantes, les histoires intarissables dont il égayait leurs souffrances, leur représentant toujours la maladie comme une épreuve envoyée par le bon Dieu.

Aussi quel malade exemplaire il fut à la fin de sa vie ! Jamais un murmure ne sortit de sa bouche. Il demeura souriant envers la maladie et envers la mort, comme il l'avait été envers les hommes et envers les événements. Après la mort, le sourire était encore sur ses lèvres, que les souffrances morales ou physiques n'avaient jamais contractées par le dépit ou l'impatience. Sa sœur si aimée, sa tante si vénérée, la religieuse qui le soignait ont recueilli pour notre édification quelques-unes des paroles admirables par lesquelles il accueillait la douleur et se préparait à la mort, cette terrible visiteuse, qui pour lui n'avait rien d'effrayant. « Je ne vois pas la tombe, disait-il, je ne vois que le ciel ; « les jugements de Dieu ne me font point frayeur ; j'attends tout « de son infinie miséricorde. » Et lui, qui en santé causait si volontiers, il se tenait en silence sous le regard de Dieu, faisant comme une longue action de grâces de plusieurs jours après avoir reçu le saint Viatique, souriant doucement à ceux qui le visitaient, leur demandant leurs prières, s'unissant aux sœurs qui priaient autour de lui, répétant souvent : « Que la volonté de Dieu « soit faite, » et quand il ne pouvait presque plus parler, demandant à la garde-malade de prier tout haut pour lui, afin qu'il s'unît mentalement à ses prières. Il était depuis dix jours dans ce recueillement profond et cet abandon pieux à la divine Providence, l'esprit occupé de Jésus-Christ qui le visitait, du ciel qui s'approchait, sans retour de regrets vers la vie qui s'échappait, quand il s'éteignit doucement dans une paix si parfaite, qu'il semblait dormir.

Mes Sœurs, la mort, avons-nous dit, apporte toujours ses enseignements. Mais c'est surtout quand elle frappe ceux que nous

respections et aimions que ces enseignements sont efficaces. Les coups étaient si près de nous, ils ont atteint des têtes si chères. La mort de votre Père, si consolante aux yeux des hommes de foi, vous enseignera à vous et à ses nombreux amis, que la fin de la vie est douce pour ceux qui ont été fidèles à leur vocation, qui ont toujours suivi la voie droite du devoir, montrée à chacun par Dieu aux jours de son enfance. Quelle belle constance dans la vie de votre vénéré Père : il change de fonctions, pour obéir à ses supérieurs, et il le fait avec une pieuse allégresse. Mais en toutes il garde cette piété communicative, cet aimable entrain dans le devoir à remplir, qui étaient certainement les traits les plus saillants de son caractère. A soixante-quatre ans, M. Ravain avait encore l'humeur aimable, la tendresse de dévotion de l'enfant de huit ans que présentait autrefois à M^{sr} Angebault M. Gourdon, curé de la cathédrale : « Je vous présente le petit « Joseph Ravain, Monseigneur. Il veut être et il sera un jour un « bon prêtre. » Il a été ce bon prêtre, et par là il a été pour vous un père dévoué et bienfaisant, pour ses nombreux élèves un professeur parfait, pour ses amis de toute condition un sage conseiller et un confident fidèle. Aussi, en priant pour lui, nous demanderons à Dieu de faire fructifier, pour le bien de l'Église et pour notre propre sanctification, les semences de salut que votre bon Père a semées dans l'âme de tous ceux qui l'ont connu.

Ainsi soit-il.

H. PASQUIER.

NOTES D'UNE RELIGIEUSE

C'est le 14 septembre 1888, que M^{gr} l'Évêque d'Angers annonçait à notre Révérende Mère la nomination de M. le chanoine Ravain, comme Supérieur de la Congrégation, en remplacement de M. l'abbé Allereau, de regrettée mémoire, ne doutant point que ce choix ne répondît à nos besoins.

Ce bon Père n'hésita pas à accepter cette charge, disant, dans son humilité, qu'elle lui serait profitable pour son avancement spirituel; il se proposait d'ailleurs d'étudier nos Constitutions et de se pénétrer de l'esprit de la Congrégation, et il réclamait instamment nos prières pour attirer la bénédiction du bon Dieu sur son supérieurat.

Dans sa première visite, le 22 septembre, il nous dit son ardent désir de travailler à l'exemple de ses prédécesseurs, pour le bien de notre Congrégation : « le bon M. Allereau, M. Desmarquais, « nous disait-il, sont pour moi des modèles que je devrais imiter. » « Monseigneur, ajoutait-il encore, voyant les difficultés que vous « avez à surmonter, a voulu vous donner un vieux routier rompu « dans le métier, et me fournir, en même temps, le moyen de me « retremper dans la vie spirituelle, car il est bien temps que je « songe un peu plus au bon Dieu que par le passé. »

Il fut définitivement installé le 15 octobre, jour de la Sainte-Thérèse. Ce vénéré Père nous était connu depuis quelques années déjà, par les leçons si profitables et si attrayantes tout à la fois qu'il savait donner à nos jeunes aspirantes pendant ses vacances. Il a surtout fait du bien aux classes supérieures, en les aidant à parvenir aux diplômes exigés dans les temps actuels.

Sa simplicité, sa bonté, son amabilité, sa gaieté, charmaient

tous ceux qui l'entouraient. Tout en se donnant aux classes, surtout les premières années, ceci ne l'empêchait pas de s'occuper des affaires de la Communauté, ce qui lui était d'autant plus facile que ses connaissances et ses rapports étaient plus étendus. D'une grande délicatesse dans ses procédés, d'une grande sensibilité, il n'était pas rare de voir son émotion se traduire à l'extérieur dans les petites allocutions qu'il nous adressait de temps à autre ; c'est avec un véritable bonheur que nous l'écoutions lorsqu'il nous adressait la parole ; on sentait son amour pour le bon Dieu, sa droiture, sa simplicité, le tout excessivement pratique et portant le cachet d'une bienveillance toute paternelle. Ce bon Père avait surtout en vue d'unir les esprits et les cœurs, et de les rallier tous à l'autorité de la Supérieure Générale qu'il soutenait de tout son pouvoir en toute occasion.

Malheureusement, dans ses dernières années, la maladie qui progressait, l'empêchait de se donner autant à la direction religieuse, la vie sédentaire lui était tout à fait contraire ; mais son dévouement ne se ralentissait pas, et il se traduisait alors par les démarches et les voyages qu'il s'imposait en vue du bien et des intérêts de la Communauté.

Son besoin, quand il venait à la Maison-Mère, était d'aller visiter les malades qu'il savait toujours égayer par ses bonnes petites histoires intéressantes et intarissables, de sorte qu'elles se trouvaient encouragées et réconfortées. Il savait rendre heureux et mettre à l'aise ceux qui l'approchaient. Il mettait la joie et l'entrain partout et ne faisait acception de personne, les plus simples étaient sûres d'avoir près de lui le meilleur accueil. Il nous donnait l'exemple d'une grande exactitude dans l'accomplissement du devoir, d'une grande piété dans la célébration des offices religieux.

Dans tous nos établissements qu'il a visités, il a laissé les meilleures traces de son passage, se faisant estimer et aimer de tous, et se faisant partout de nouveaux amis.

Pendant toute sa maladie, notre cher et vénéré Père a conservé son amabilité et son bon sourire, témoignant sa reconnaissance pour le plus petit service qui lui était rendu. Son médecin en était édifié, aussi il disait : « Il fait des efforts surhumains pour être aimable, c'est ce qui fait que chaque visite le fatigue tant ». Le cher malade a conservé sa sérénité jusqu'à la fin ; jamais un nuage

d'ennui, d'impatience ou de mécontentement, n'a paru sur son visage, lors même qu'il souffrait ou qu'il avait lieu d'être contrarié. Il craignait beaucoup de s'impatienter, aussi nous recommandait-il sans cesse de demander pour lui la patience au bon Dieu. Sa simplicité ne se démentait pas non plus, il dit à la sœur qui le soignait : « J'ai oublié de dire à mon confesseur que je me suis presque impatienté, parce que l'on ne me servait pas à l'heure, mais ce n'était pas tout à fait volontaire ». Une autre fois, il lui disait : « Croyez-vous que le bon Dieu me fera miséricorde ? » Après qu'on lui eut répondu : Comment, cher Père, le bon Dieu ne vous ferait-il pas miséricorde, à vous qui l'avez servi du mieux que vous avez pu toute votre vie, lui qui pardonne au pécheur qui se repent quelques instants avant de mourir ? avec un doux sourire, il reprit : « Oui, à l'ouvrier de la onzième heure, il pardonne, il est si bon ! » Ne pouvant plus prier tout seul, il demanda à son infirmière de prier pour lui à sa place. Chaque fois qu'elle faisait une prière tout haut, il l'approuvait en disant : « Oui, oui », puis quelquefois, il ajoutait : « c'est comme si c'était moi qui faisais ces prières, je ne puis pas les répéter, mais je m'unis à vous. »

Sa mortification était si grande, qu'il ne voulait pas qu'on cherchât à adoucir sa position. Il répétait souvent : « Je ne vois pas la tombe, je ne vois que le ciel, les jugements du bon Dieu ne me font point de frayeur, j'attends tout de son infinie miséricorde. » Quelques jours avant sa mort, il disait : « Tous mes sacrifices sont faits, j'ai tout abandonné entre les mains du bon Dieu; qu'on est heureux quand on s'est ainsi abandonné, quand on attend tout de son infinie miséricorde ! » Dans un autre moment, son humilité lui faisait ajouter : « Je crains que l'état de paix et de bonheur où je me trouve, ne soit une illusion du démon. » Mais quand on lui dit que cela ne pouvait être, puisqu'il attendait tout de la miséricorde du bon Dieu et rien de ses mérites, sa crainte cessa aussitôt.

Plus sa dernière heure avançait, plus son abandon augmentait, « fiat, fiat, » répétait-il souvent; sentant qu'il ne pouvait rien dire, il disait à son infirmière : « Répétez fiat pour moi jusqu'à la fin. » Dans un moment où il paraissait bien souffrir, sa tante lui dit : « Tu souffres beaucoup ? — Oui, mais pas amèrement ». — Après une crise, il dit : « Je croyais rendre le dernier soupir entre les

« mains de Joseph » (son petit neveu). Sa tante lui dit encore : « Tu serais déjà à jouir du bon Dieu ». Il lui répondit : « Il ne faut pas me tenter, nous ne sommes que de pauvres misérables. » Le samedi d'avant sa mort, il dit encore à la sœur qui le soignait : « Je croyais mourir aujourd'hui, mais je vois bien que je ne mourrai pas. » — Elle lui dit : « Est-ce que vous auriez désiré mourir aujourd'hui, mon Révérend Père ? » — « Non, je ne désire rien que la volonté du bon Dieu, mais c'est une marque de prédestination de mourir le samedi, moi je ne le mérite pas. » — « Mon Révérend Père, vous choisissez le plus parfait, puisque vous ne voulez que la volonté du bon Dieu ; oui, *fiat, fiat, toujours fiat!* »

M. l'abbé Hérissé, supérieur du collège Saint-Joseph, de Baugé;
M. l'abbé Rivereau, curé-doyen de Montfaucon;
M. l'abbé Bizon, curé de Tilliers.

Décès dans le Clergé

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. l'abbé Joseph-René Ravain, chanoine prébendé, professeur à l'Université catholique et supérieur de la Congrégation des Sœurs de la Pommeraye, décédé le 4 courant, dans sa 65^e année.

Vicaire à la Cathédrale (de 1856 à 1858), professeur au collège de Combrée (de 1858 à 1877), professeur à l'Université catholique d'Angers (de 1877 à 1897) et supérieur des religieuses de la Providence de la Pommeraye (de 1888 à 1897), M. l'abbé Ravain laisse dans le diocèse le souvenir d'un prêtre modèle et d'un savant distingué.

Dans une note touchante qu'elle nous adresse, M^{me} la Supérieure de la Communauté de la Pommeraye recommande le cher défunt à la mémoire et aux prières de tous ceux qui l'ont aimé. En même temps, elle nous annonce qu'un service funèbre sera célébré pour le repos de son âme dans la chapelle de la Communauté, le 25 courant, à 9 heures du matin. Nous serons heureux de reproduire l'éloge funèbre qu'une voix amie nous fera entendre ce jour-là.

M. l'abbé Ravain doit être enterré dans le cimetière de la Communauté.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. l'abbé Gauthier, ancien aumônier de Nazareth, décédé le 5 courant, dans sa 85^e année.

Quête pour l'Université

Nous rappelons que, aux termes du dernier mandement de carême, la quête pour l'Université catholique d'Angers devra se faire le jour de l'Assomption, dans toutes les églises et chapelles qui ne l'ont pas faite le jour de l'Ascension, aux offices du matin et du soir et à toutes les messes. Plus l'impiété s'acharne contre la Religion, plus il importe que tous les bons fidèles redoublent de zèle et de générosité pour assurer la prospérité des grandes institutions dont dépend l'avenir moral et religieux du pays.

Procession de l'Assomption

Le jour de la fête de l'Assomption, la procession d'usage, présidée par Monseigneur l'Evêque, partira de la cathédrale à 5 heures. Elle suivra, comme par le passé, la rue Saint-Aubin, le boulevard de Saumur, le boulevard du Roi-René, la rue Toussaint et la place Saint-Maurice.

Pèlerinage de Saint-Joseph-du-Chêne à Villedieu

Le pèlerinage à Saint-Joseph-du-Chêne aura lieu, cette année, le mercredi 25 août, avec une solennité particulière. Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque présidera la cérémonie et, en outre, bénira, la veille, plusieurs cloches destinées à la nouvelle église.

Le 25, la grand'messe aura lieu à 10 heures. Procession, le soir à 2 heures, suivie du sermon et du salut du Très Saint Sacrement.

Il y a aux environs d'Angers, à La Bohalle, un humble sanctuaire érigé depuis dix ans à Notre-Dame de la Salette.

Beaucoup le connaissent déjà, mais combien l'ignorent encore.

Le *lundi 20 septembre* auront lieu, dans ce cher sanctuaire, les services du pèlerinage annuel. Que les âmes réparatrices et dévouées à Notre-Dame de la Salette y accourent en grand nombre.

La messe de communion se dira à 7 heures, à l'arrivée des pèlerins. Puis, grand'messe à 10 heures, chantée par M^{sr} Pessard qui, en 1891, a béni la chapelle.

Les vêpres seront chantées à 2 h. 1/2, sermon, et enfin, à 6 h., procession dans les lacets et salut du Saint Sacrement.

On peut s'inscrire, dès maintenant, pour avoir des billets d'aller et retour, chez M^{lle} Bracelet, place de la Cathédrale; M^{lle} Lecoq, Eugénie, 103, rue Saint-Jacques, et chez M^{me} Thomas, 23, rue Boreau.

Pèlerinage de Notre-Dame de Pitié

Le dimanche 19 septembre aura lieu, à Joué, le pèlerinage annuel de Notre-Dame de Pitié. Vêpres à 3 heures. Départ de la procession à 3 h. 1/2. M. Grellier, vicaire général, et M. Malsou, curé de la Trinité, prendront la parole.

A Fontevrault

Pèlerinage du Saumurois à Notre-Dame-de-Pitié, le dimanche 19 septembre.

A 10 heures, grand'messe, célébrée pontificalement par le Révérendissime Père Abbé de Fongombault, Dom Albéric; à 2 h. 1/2, vêpres solennelles, présidées par le T. R. P. Abbé; à 3 heures, procession et sermon à la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié.

Le sermon sera donné par le R. P. Rousseau, dominicain de la Maison d'Angers.

Au retour de la procession, salut en musique à l'église et bénédiction du Très Saint Sacrement.

Un train spécial de Saumur pour Fontevrault sera formé; il partira de Saumur à 1 heure du soir, et de Fontevrault, pour le retour, à 5 h. 1/2.

Prix du billet (aller et retour) : 0 fr. 80.

M. Ravain

Le 27 août dernier, M^{sr} Pasquier a prononcé, dans la chapelle des Sœurs de la Pommeraye, l'éloge funèbre du regretté M. Ravain. Nous sommes heureux de pouvoir donner de larges extraits de ce beau discours :

« M. le chanoine Ravain naquit à Angers, dans cette paroisse Saint-Maurice, où il devait revenir, comme chanoine, chanter les louanges de Dieu là-même où il avait été baptisé. Ses parents, gens de labeur et de foi ardente lui avaient légué, avec la confiance absolue dans la Providence, une estime particulière pour le travail et pour les hommes de travail. Son père, que sa loyauté et sa

probité faisaient aimer de tout le monde, avait la confiance de l'élite de la Société angevine. Je me souviens encore du bien que l'on disait du père Ravain dans certaines familles de la noblesse du pays. Son fils hérita de cette loyauté qui lui gagna l'amitié de tant d'hommes distingués. Quelqu'un, qui le connaissait bien, disait de notre défunt : « Il serait demeuré fidèle à Dieu rien que par loyauté, si la grâce surnaturelle n'avait pas été requise ; le péché lui était particulièrement odieux, comme un manque à la parole donnée..... »

« Joseph Ravain fréquenta dès sa petite enfance l'école primaire des Frères de la Doctrine chrétienne, de ces maîtres chrétiens par excellence, dont l'expérience, vieille de plus de deux siècles, a la sagesse et le parfum d'austère piété du Bienheureux de la Salle. Il ne pouvait trouver pour son enfance un enseignement plus conforme à celui qu'il recevait en même temps au foyer paternel. Après sa première communion, il devint élève du pensionnat Saint-Julien, dirigé alors par MM. Lambert et Vincelot. Ce dernier eut sur l'esprit de Joseph la plus heureuse influence. M. Vincelot était un prêtre de grande vertu, d'un esprit observateur (ses études sur les oiseaux et ses belles collections en témoignent), d'un caractère égal, d'une bonté universelle. Tout Angers le connaissait et le respectait. D'une confiance absolue en Dieu, il savait trouver des consolations pour ceux qui l'approchaient et diriger dans leurs affaires soit spirituelles soit temporelles ceux qui avaient recours à lui. Il y avait entre les caractères de ces deux hommes, du directeur et de l'élève, bien des traits communs. Il y aura également dans leur vie et dans leur mission sacerdotale plus d'une ressemblance. Tous deux auront gagné à Dieu bien des cœurs de jeunes gens qui, attirés d'abord par la bonté toujours souriante du prêtre, remontaient du prêtre à Celui qu'il représente, à Celui dont il tient sa mission, à Jésus-Christ.

« En sortant de Saint-Julien, Joseph Ravain fut envoyé au collège de Combrée, où il entra en cinquième. Cette maison, où il devait passer plus d'un tiers de sa vie comme élève et comme professeur, se présente à lui avec tous les charmes d'un collège chrétien, réunissant les douceurs de la vie de famille aux joies plus austères de l'enseignement et de l'éducation. Notre écolier y trouvait un ensemble rare de directeurs et de professeurs renommés pour leur expérience à diriger la jeunesse. M. le chanoine Louis Levoyer, dont la figure grave et aimable se détache encore avec tant de netteté dans notre souvenir quand nous voulons évoquer les grands éducateurs de ce diocèse au XIX^e siècle, dirigeait alors l'Institution libre de Combrée : avec quelle sagesse, avec quelle science profonde des jeunes gens, ceux-là seuls pourraient le bien dire qui ont éprouvé à leur profit la richesse inépuisable de son dévouement et la prudence sans égale de ses conseils, toujours écoutés avec amour... Notre écolier, d'un esprit vif, d'un caractère enjoué et ouvert, d'une humeur joyeuse et un peu exubérante, ne tarda pas à gagner l'affection d'un tel supérieur.

« Il avait eu le bonheur de rencontrer un professeur qui avait allumé chez lui le goût des sciences, surtout des sciences

d'observation, comme la botanique et la zoologie. A partir de ce moment, la direction de son esprit était décidée, pour toute sa vie. M. Lelièvre, élève lui-même de M. Jean Drouet, avait poussé les études des sciences naturelles bien au delà des professeurs de collège à cette époque. Esprit curieux et passionné pour la vérité, il était enthousiaste de toute découverte dans le monde naturel. Il lui semblait que le prêtre devait être au premier rang des savants dans des études qui ont pour objet l'œuvre harmonieuse de Dieu, et qui peuvent si facilement se tourner à la louange du Créateur et à l'apologie de la religion.

« Joseph Ravain se prit d'un amour exceptionnel pour ces études. La parole ardente de M. Lelièvre lui donnait de l'enthousiasme. Il suivait son maître avec une fièvre ardente de jeune disciple dans ses promenades scientifiques à travers la forêt d'Ombree ou sur les bords de la Verzée. Il resta au collège une année de plus que ses condisciples, pour se préparer au baccalauréat, et surtout pour suivre plus longtemps les cours de M. Lelièvre, qui restera toujours pour lui son maître, même quand il sera devenu maître à son tour.

« La vie calme du Séminaire, si douce aux esprits faits pour le sacerdoce, avec l'alternance de ses cours de théologie ou de ses exercices de piété, sous la direction incomparable des prêtres de Saint-Sulpice, transforma Joseph Ravain à tel point que ses camarades avaient peine à reconnaître le collégien plein d'entrain et un peu turbulent dans le clerc modeste, réservé, donnant l'impression d'un novice de Saint-Sulpice ou de la Compagnie de Jésus. Il noua au Séminaire des amitiés durables, qui l'honoraient et qui le suivirent dans les diverses étapes de son ministère. Vous pourriez nous dire, M^{sr} Pessard, comment ces amitiés, fondées sur la piété et sur des goûts communs de zèle et de science, furent utiles à M. Ravain, et combien elles lui demeurèrent fidèles.

« Notre séminariste employait ses vacances à des œuvres de zèle. Accueilli par M. Lecoindre, curé de Saint-Laud, il aidait M. Leboucher, vicaire de cette paroisse, dans l'œuvre de Notre-Dame-des-Champs. Il trouvait ainsi la première occasion de dépenser, pour la sanctification des jeunes gens, ces trésors de charité sacerdotale qu'il avait accumulés dans son âme, pendant les années de son Séminaire, et qui alimenteront toute sa vie de professeur et de supérieur de congrégation.

« Ce fut même ce zèle si particulier pour les âmes qui décida l'autorité diocésaine à lui confier un poste tout spécial après son ordination. Un prêtre de grande vertu, que le public entoure de l'aurole de la sainteté, M. l'abbé d'Andigné, avait fondé pour les soldats d'Angers, des classes du soir et des conférences : c'était un premier et très brillant essai de l'aumônerie militaire dans notre diocèse. A la mort de M. l'abbé d'Andigné, M^{sr} Angebault songea à M. Ravain pour le remplacer. Pour cela M. Ravain fut nommé vicaire à Saint-Maurice. Pendant deux ans, M. Ravain se dévoua avec un entrain admirable à cette œuvre, où son patriotisme était vivement intéressé et où les qualités de sa parole

abondante, fertile en récits, lui gagnaient la sympathie d'un auditoire très sensible aux charmes de la piété, quand elle s'unit à la science.

« Mais notre jeune prêtre avait conçu pour lui un idéal de ministère plus en rapport avec les dons de sa nature et avec les penchants de son zèle ; il rêvait l'éducation de la jeunesse dans un collège catholique... Il fut nommé professeur à Combrée, où il fournit une carrière longue et fructueuse. L'enjouement de son caractère, la facilité de sa parole toujours claire, abondante, agréable, lui valurent des succès constants dans son enseignement. Il contribua plus que personne peut-être, dans le diocèse, à faire aimer les sciences expérimentales, trop généralement négligées alors dans les collèges. L'histoire naturelle surtout, qui avait été si en faveur à Combrée grâce à l'enseignement de MM. Drouet et Lelièvre, reprit un regain de jeunesse. Sous ce nouveau professeur les botanistes avaient leurs privilèges : ils formaient l'avant-garde des promenades ; ils pouvaient s'écarter de la colonne des élèves pour les exigences de l'herborisation...

« Une autre élite plus sérieuse était formée par les congréganistes du Sacré-Cœur, choisis parmi les élèves les plus âgés. Ils allaient se trouver sans chef après que le vénérable M. de Beauvoys se fut retiré à Saint-Laurent-sur-Sèvre. M. Ravain, par son autorité dans le collège, par son zèle pour les progrès spirituels des jeunes gens, par son art de gagner la confiance de chacun, se trouvait tout désigné pour cette charge. Il se forma dès lors aux instructions de spiritualité, qui lui devinrent très familières et faciles jusqu'à la fin de sa vie. Cette facilité lui venait d'un amour ardent de Dieu et des âmes ; d'une piété communicative qui avait à son service un grand talent de parole, d'une parole sans grands éclats, mais riche, variée, faite pour les agréables digressions de la causerie et de l'allocution familière. Sous sa direction la Congrégation fut prospère. En 1875, quand on fêta sa cinquantaine de fondation, on vit, par le concours édifiant des anciens élèves, quelle place tenait dans le souvenir des congréganistes celui qu'on commençait à appeler le Père Ravain, comme où avait dit longtemps le Père Piou.

« Cependant, la réputation de M. Ravain s'était étendue bien au delà de son collège. On parlait des connaissances scientifiques du professeur : on vantait la clarté de son exposition, l'aisance de son enseignement, toujours à la portée de ses auditeurs. M^{sr} Freppel, qui songeait à la fondation d'une Université, le pria de faire des conférences publiques à Segré. M. Ravain se rendit aux désirs de son évêque. Le succès dépassa toutes les espérances. Aussi quand, en 1877, s'ouvrit la Faculté des sciences à Angers, M. Ravain fut appelé un des premiers pour en organiser les cours et en préparer les travaux. Il fut constamment l'un des soutiens de cette Faculté...

« M. Ravain n'avait point la jalousie de métier que l'on remarque chez certains savants. Il aimait et recherchait volontiers tous ceux qui cultivaient les mêmes sciences que lui. Il serait trop long d'énumérer ici les nombreuses relations qu'il devait à ses études,

relations des plus flatteuses. Tout le monde à Angers connaissait ses rapports avec le Dr Farge, avec le premier directeur du Jardin botanique, M. Boreau. Il conserva pendant de longues années, et jusqu'à la mort, des rapports d'amitié touchante, fondée sur des études communes, avec un banquier de Saumur, M. Trouillard, un homme de bien et de science profonde. Quand la Société botanique de France tint son Congrès à Angers, M. Ravain fut choisi comme secrétaire par ses illustres confrères et, comme toujours, il s'acquitta de ses fonctions avec un entrain qui captiva l'admiration de tous les congressistes. Le charme du savant s'ajoutant, chez lui, à l'édification du bon prêtre, produisait chez les hommes du monde une action irrésistible. On a raconté dans les journaux comment, à son dernier séjour de Vichy, il avait, par ce double attrait, amené à sa messe des hommes rencontrés à son hôtel : ces hommes, arrivés pleins de préventions pour le clergé, étaient devenus les admirateurs d'un prêtre si pieux et si savant.

« Quelles belles années furent pour M. Ravain celles qu'il passa dans notre Université catholique ! Aussi ne pouvait-il comprendre que les chrétiens de France ne fissent pas de la liberté de l'enseignement supérieur le rempart de la religion et ne missent pas tous leurs efforts à soutenir et à développer ces hautes écoles de sciences qui, par la force des choses, seront des écoles de christianisme.

« C'est sa science, son aptitude et son zèle à la répandre autour de lui qui ont introduit M. Ravain dans les couvents et l'ont fait nommer supérieur de la communauté de la Pommeraye. Depuis plusieurs années, il faisait des cours aux jeunes filles du Calvaire et de Bellefontaine, à Angers, et aux novices de votre Congrégation. Quand la mort vous enleva M. Allereau, de douce et pieuse mémoire, M^{sr} Freppel nomma M. Ravain votre supérieur. Aucun choix ne pouvait vous être plus agréable. Vous connaissiez déjà son obligeance, sa gaieté, son art peu ordinaire d'enseignement. Vous alliez éprouver, pendant neuf ans, la richesse inépuisable de son zèle sacerdotal. En vous notifiant sa nomination, M. Ravain vous écrivait, le 24 septembre 1888 : « Je suis heureux « que Notre-Seigneur me permette de sanctifier la dernière partie « de ma vie en me consacrant à une communauté dont j'ai pu, « depuis plusieurs années, apprécier l'esprit et le dévouement. » — Il avait raison de se réjouir : son ministère parmi vous a été fécond pour votre communauté, il a été sanctifiant pour les religieuses et pour lui-même. — Son initiative, ses conférences, ses encouragements unis à son expérience de l'enseignement ont mis vos sœurs en état de rivaliser avec les maitresses les plus instruites. Grâce à lui, les diplômes abondent ici et facilitent l'administration de vos nombreuses écoles. Il a dirigé et secondé, jusqu'à sa mort, la Sœur directrice des études, sœur Saint-Etienne, avec une sollicitude éclairée et touchante. Le bon Dieu les a appelés tous deux à lui en même temps, comme s'il avait jugé leur œuvre commune accomplie et parfaite. Cette chère Sœur, si vénérée de la communauté, aurait pu, mieux que toute autre, énumérer les services de cet ordre rendus par le vénéré Père à leur chère Congrégation,

mais elle les aura énumérés au bon Dieu, qui seul a le pouvoir de récompenser de pareils services.

« Sa confiance absolue dans la Providence, il la montrait aussi dans la direction des Mères chrétiennes dont l'avait chargé M^{sr} Freppel, après la mort de M. Priou. Par son extrême bonté, sa parole facile, par cet optimisme chrétien dont j'ai parlé, il était bien le digne successeur de l'ancien curé de Saint-Laud, dont l'affabilité et la douceur sont demeurées vivantes dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu. Les instructions de M. Ravain aux Mères chrétiennes étaient pratiques, nourries de faits intéressants ; elles étaient animées par cet amour zélé qu'il eut pour la jeunesse : car en parlant aux mères, il avait constamment sous le regard de l'esprit leurs enfants. En prêchant la prière, la confiance en Dieu, aux Moniques plus ou moins alarmées sur l'avenir de leur fils, il pensait à l'âme et au salut des Augustins. Ses instructions, qui avaient l'autorité d'un homme intelligent, savant, expérimenté près de la jeunesse, étaient toujours très goûtées. Elles avaient, comme tout ce qu'il faisait, un air de bonne grâce charmant.

« Je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer ici tous les traits de bonté et de charité chrétiennes que chacune d'entre vous pourrait nous raconter de son bon Père. Votre vénérée Supérieure et son Conseil nous diraient que toujours il soutint l'autorité par un principe très haut de piété chrétienne. Il prêchait sans cesse l'obéissance à la règle et aux supérieurs. Il répétait souvent que, pour la bonne marche du vaisseau de la communauté, tous les efforts doivent être subordonnés à ceux de la Supérieure, qui est le chef véritable. Il établissait sur cette obéissance la charité fraternelle entre tous les membres de la communauté, charité nécessaire au bien général et indispensable pour le bonheur de chacune. Lui si affectueux, il prêchait d'abondance la sainte dilection entre les membres de la Congrégation.*

« Les sœurs malades nous raconteraient le détail de ses fréquentes visites à l'infirmerie, ses paroles encourageantes et reconfortantes, les histoires intarissables dont il égayait leurs souffrances, leur représentant toujours la maladie comme une épreuve envoyée par le bon Dieu.

« Aussi quel malade exemplaire il fut à la fin de sa vie. Jamais un murmure ne sortit de sa bouche. Il demeura souriant envers la maladie et envers la mort, comme il l'avait été envers les hommes et envers les événements. Après la mort, le sourire était encore sur ses lèvres que les souffrances morales ou physiques n'avaient jamais contractées par le dépit ou l'impatience. Sa sœur si aimée, sa tante si vénérée, la religieuse qui le soignait ont recueilli pour notre édification quelques-unes des paroles admirables par lesquelles il accueillait la douleur et se préparait à la mort, cette terrible visiteuse, qui pour lui n'avait rien d'effrayant : « Je ne vois pas
« la tombe, disait-il, je ne vois que le ciel ; les jugements de Dieu
« ne me font point frayeur ; j'attends tout de son infinie miséri-
« corde. » Et lui, qui en santé causait si volontiers, il se tenait en silence sous le regard de Dieu, faisant comme une longue action de grâces de plusieurs jours après avoir reçu le saint Viatique, —

souriant doucement à ceux qui le visitaient, leur demandant leurs prières, s'unissant aux sœurs qui priaient autour de lui, répétant souvent : « Que la volonté de Dieu soit faite », et, quand il ne pouvait presque plus parler, demandant à la garde-malade de prier tout haut pour lui, afin qu'il s'unît mentalement à ses prières. Il était depuis dix jours dans ce recueillement profond et cet abandon pieux à la divine Providence, l'esprit occupé de Jésus-Christ qui le visitait, du ciel qui s'approchait, sans retour de regrets vers la vie qui s'échappait, quand il s'éteignit doucement dans une paix si parfaite qu'il semblait dormir.... »

H. PASQUIER.

La Saint-Louis au Champ-des-Martyrs

Il y a des sanctuaires si saisissants d'aspect et de souvenirs que, malgré soi, on est empoigné en y entrant. Tel est pour moi et, je crois aussi, pour bien d'autres, notre Champ-des-Martyrs. Quelque chose qu'on ne peut définir, de calme, de reposant, d'une suavité pénétrante, d'un parfum particulier de piété, s'empare de vous : vous ne pouvez vous en défendre. Vous venez de passer la grille de fer qui défend l'enclos, arrêtez-vous un instant : jetez les yeux à droite, à gauche. Ces tombes immenses, plutôt ces espèces de tertres gazonnés, fleuris, que domine chacun une croix, ce grand Christ du fond du cimetière, s'élevant sur un amas prodigieux de béquilles, de petits souliers, de linges, d'*ex-voto* de toute sorte, innombrables témoins de guérisons merveilleuses, tout cela vous transporte d'un seul coup dans un monde qui n'est pas notre monde habituel. Et ce phénomène se reproduit à toutes vos visites à ce sanctuaire privilégié.

Aujourd'hui, c'est plus frappant encore : on est au jour de la fête de saint Louis, patron du Champ-des-Martyrs. On est venu en grand nombre ; les messes du matin en la mystérieuse chapelle ont vu des communions nombreuses. Vers neuf heures, les pèlerins ne se comptent plus. Le sanctuaire va inscrire ce jour parmi ses jours privilégiés. M^{sr} de Kernaëret doit chanter la grand'messe et, mieux encore, prêcher. Le soleil descend à travers les vitraux jusqu'au nouvel autel de marbre, dont les émaux bleus resplendissent. Chacun de ses rayons semble nimber d'une auréole d'or la tête de nos martyrs qui se détachent en pleine verrière. La chapelle regorge de pèlerins bien recueillis qui prient avec ferveur.

La messe est fort bien chantée par les jeunes novices de la Congrégation de Sainte-Croix, qui viennent ce matin de Montclair et qui sont les habitués de notre célèbre pèlerinage. M^{sr} de Kernaëret, avec cette bonhomie si attrayante et cette simplicité si charmante qui forment le cachet de son éloquence, nous met en présence de ce saint Louis si pieux, si pur, si candide au milieu d'une cour fastueuse. On l'écoute : C'est saint Louis qu'on entend, qu'on voit, qui vit vraiment devant nous.

A deux heures on retourne au sanctuaire qu'on n'a pas voulu abandonner de bien loin. Les vêpres seront solennelles. Du coup il y a de 600 à 700 pèlerins. Les Sœurs de Saint-Charles ont pris possession du pieux pèlerinage ; elles en sont devenues les fidèles

RAVAIN 5509 Joseph (1833-1897)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de mathématiques) de diocèse d'Angers de 1858 à 1863

Combrée (professeur de Physiques) de diocèse d'Angers de 1863 à 1875